

## COMPARAISON TYPOLOGIQUE DE L'ETRUSQUE ET DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES: STRUCTURES AGGLUTINANTES

Comme on le sait, il y a dans les structures grammaticales de l'étrusque<sup>1</sup> (aussi bien que dans son lexique<sup>2</sup>) des éléments considérés comme indo-européens, et d'autres qui ne le sont pas. Je voudrais montrer ici que certaines particularités de l'étrusque sont typologiquement comparables à des structures de langues indo-européennes: ce sont celles qui dans ces dernières langues agglutinent aux verbes et aux noms des formes d'origine pronominale.

Dans le *verbe* étrusque, on trouve, pour indiquer le passé, des formes en *-ce* à valeur active (*ziχunce* « a écrit »), en *-χε* à valeur passive (*ziχuxε* « a été écrit »), à n'importe quelle personne, e.g. T.L.E. 728 *mi arathiale ziχuxε* « j'ai été écrit (/dessiné) par Araθ ». Si l'on rapproche le premier type, bien attesté (*tur(u)ce*, *turunce* « a donné »; *mulnice*, *mulvenece*, *muluvanice* « a dédié », etc.) du type gr. *ἔθηκε*<sup>3</sup>, homophone, on ne peut justifier ni la polyvalence personnelle, ni l'opposition *-ce/-χε*; si, au contraire, on faisait de ces éléments des particules, on pourrait mettre en parallèle des formes verbales i.e., dans lesquelles une même particule peut être affectée à plusieurs personnes (type *-r* dans lat. *amo-r*, *amātu-r*, *amāmu-r*, *amantu-r*); ou dans lesquelles des particules différentes servent à opposer deux voix (type hitt. *-i*, 3ème sg. de la conjugaison en *-hi*, active / *-a-ri*, 3ème sg. moyenne, avec une désinence *-a* < *\*-o*, forme alternante de *\*-e*, qui est à la base de *-i* < *\*-e-i*); ou dans lesquelles des particules servent à opposer deux temps (types gr. *κεῖτο-ι/*

---

<sup>1</sup> Voir p. ex. M. PALLOTTINO, *La langue étrusque. Problèmes et perspectives*, traduit par J. HEURGON, Paris, Belles-Lettres, 1978, 60-61 notamment.

<sup>2</sup> P. ex. (cités par PALLOTTINO, *l.c.* note 1) 61, *tin* « jour » et « Jupiter », reposant sur un *\*di-n-* bien connu ailleurs (lat. *nūndinae*, etc.), mais non dans le nom du dieu, qui ne peut donc être un emprunt; les conjonctions enclitique *-c*, tonique *etnam* « avec des correspondances nombreuses et évidentes »; le pronom de 2ème p., qui a une flexion à deux cas, comme les plus anciens paradigmes pronominaux i.e., l'un sujet, *mi*, l'autre objet *mini* (Pallottino, 58), qui fait penser au sl *mene*, etc. (cf. note 24); *vac(a)l*, *vaxr* exprimant des actes sacrés ou juridiques, cf. *\*wekw-* (Pallottino indique *wak-*, *wek-*, etc.).

<sup>3</sup> PALLOTTINO (*l.c.* note 1), 15.

κεῖτο où seul le présent est marqué par la présence d'une particule; ἄγει/ἤγει, où le présent est marqué par une particule postposée (\*-i), l'imparfait par une particule préposée (l'augment \*-e-); et même ἄγει/ἤγει(ν) avec particules préposée et postposée, cette dernière - la nasale « éphelcystique » - de manière facultative, sauf à la 3ème sg. de l'imparfait de « être », ἦεν < \*e-H<sub>1s</sub>-e-n, où elle s'est fixée, donnant ainsi une forme homophone, mais étymologiquement distincte, de la 3ème plur. ἦεν < \*e-H<sub>1s</sub>-ent)<sup>4</sup>.

Pour éclairer ces faits, il faut commencer par rappeler le rôle des particules pronominales dans les formes verbales.

On sait qu'en un vaste système supplétif, le pronom dote le verbe (et le nom) des catégories dont ils sont dépourvus et qui lui sont spécifiques (catégories de personne-altérité, et d'espace-temps, celle-ci grammaticalisée dans le système deixis-anaphore de l'énoncé; et, à côté de ces catégories objectivement imposées à l'homme par ses relations au monde, la sphère de l'incertain, propre, subjectivement, à la condition humaine: indécision quant à l'être [indéfinitude; interrogation] et quant à l'avenir: éventualité, souhait, possibilité; etc.)<sup>5</sup>. Pour ce qui est du verbe, il n'est guère de catégorie proprement verbale (temps, aspect, mode, et même diathèse) qui n'ait pu avoir de signifiant pronominal. En raison des formes étrusques d'où je suis partie, je mettrai à part le temps et la diathèse, et commencerai par un rappel des autres données, en prenant pour critère de classement la place des particules (mobiles, préposées, postposées), puisque l'élément variant des formes étrusques est final.

A. C'est la structure de l'énoncé<sup>6</sup> qui détermine la place (en tmèse, ou en univertation, par prévervation ou postvervation) de ce qu'on connaît essentiellement hors des textes archaïques sous formes de « préverbes »; ces derniers sont pour la plupart des particules d'origine pronominale;

a) le plus grand nombre de ceux-ci dotent le verbe des catégories d'espace (positions et mouvements: lat. *in*, etc.), de temps (*ante*-, etc.), d'altérité (*com*-, etc.), et même d'incertain (*possum* a un préverbe de possibilité);

b) certains ont une fonction aspectuelle. A l'égard de l'aspect, il convient en effet de distinguer deux séries de faits: à une époque de l'histoire du verbe

<sup>4</sup> BADER, *Vieil irlandais no, no- et les formes tokhariennes apparentées*, E.C. 14, 1975, 391-403, 399 notamment; même homonymie des 3ème p. du singulier et du pluriel, gr. ἦεν (imparfait), B *-sām* (présent), interprétées, à tort, par une extension de la 3ème plur. à la 3ème sg. en grec et, inversement, de la 3ème sg. à la 3ème plur. en tokharien: il faut poser 3ème sg. \*H<sub>1s</sub>-e-n (avec nasale « éphelcystique » généralisée dans cette seule forme grecque, fixée partout au présent koutchéen sauf dans *ste*) / 3ème plur. \*H<sub>1s</sub>-ent.

<sup>5</sup> BADER, *Fonctions et étymologie pronominales*, *L'information grammaticale* 17, Mars 1983, 7-9.

<sup>6</sup> BADER, *Structure de l'énoncé indo-européen*, B.S.L. 81, 1986, 71-120.

antérieure au développement du temps, il a existé une forme propre à l'aspect accompli, le parfait, non préverbe; mais avec le développement d'une conjugaison organisée autour du présent, qui en est la forme axiale et s'inscrit dans la durée, un autre procédé a été employé pour indiquer le degré d'achèvement du procès aux divers thèmes temporels de la conjugaison (y compris à l'ancien parfait qui s'y est parfois intégré comme prétérit): la préverbation, type lat. *per-ficiō, perfēcī*. Comme une même fonction peut être assumée par divers thèmes pronominaux, ces préverbes peuvent être divers: got. *ga-*, lat. *com-*, etc.; mais, de manière notable, des préverbes contenant le thème *\*pe* semblent s'être spécialisés en cette fonction: sl. *pa-*; tokh. *pā-* (à l'impératif); et cf., outre lat. *per-*, celt. *ro-* < *\*pro-*; skr. *sma purā* (avec indicatif présent pour indiquer qu'une action a pris habituellement place dans le passé jusqu'au temps présent) auquel ont été comparés des emplois de *πάρως*<sup>7</sup>; etc.

B. La structure de l'énoncé détermine aussi la place des particules mobiles qu'ont été, p. ex., la négation, ou les particules modales: dans un verbe i.e. dénué à l'origine de subjonctif (par sa forme ancien présent, radical, dérivé en *\*-ā-*, etc.) et d'optatif (dérivé en *\*-yē-/z-*), les valeurs modales (qui relèvent de l'incertain: désir, volonté, éventualité, possibilité) sont exprimées par les seules particules pronominales: c'est le cas en anatolien, tandis que les particules sont conjointes aux formes verbales modales dans les langues qui les ont acquises, comme le grec (*καί, ἄν*, etc.); l'emploi des modes peut finir par faire disparaître les particules, à l'exception toutefois de la négation prohibitive, à la fois négation et modale, et qui, dans certains vestiges, continue à être accompagnée d'une particule: lat. *utinam nē*, hitt. *lē man*; gr. *μὴ μᾶν*; etc.

Au contraire de ce qui se passe pour toutes ces particules mobiles, d'autres nous apparaissent comme constamment préverbées ou constamment postposées:

C. Compte non tenu des formes temporelles, on a des particules:

a) préposées, comme le préverbe « vide » v.irl. *no-*, et son homologue tokharien qui apparaît au présent de « être » (type 2ème sg. B *nest*, A *našt* < *\*no-* + *\*H<sub>1</sub>s-tH<sub>2</sub>e*; cfr, avec une autre particule préposée, l'augment, *\*e-* + *\*H<sub>1</sub>s-tH<sub>2</sub>e*, gr. *ἦσθα*, en fonction d'imparfait); ce préverbe sert de support tonique à une forme verbale enclitique (toutes proportions gardées comme dans myc. *jo-dososi*, où cependant la particule a de plus une fonction propre, qui est d'introduire un énoncé déictique);

b) postposées, ainsi:

1) pour la personne et le nombre, si l'on admettait que les désinences fussent d'origine pronominale (au moins aux personnes du discours, par opposition

<sup>7</sup> SCHWYZER, *Griechische Grammatik* II<sup>2</sup>, 1959, 273-274.

à la « troisième » personne, qui pourrait être d'origine nominale); mais cela est incertain;

2) pour l'impératif, en un supplétisme déictique (\**dhi*, \**tōd*, \**swe*; etc.).

D. Pour le temps, on connaît bien l'emploi de particules pré- ou postposées, comme celles qui ont été données au début de cette étude (type *κεῖτο-ι/κεῖτο*, etc.), auxquelles on ajoutera maintenant, des *membra disjecta*: sur \**steH<sub>2</sub>-t*, 3ème sg. active,

\**e-steH<sub>2</sub>-t* > skr. *āsthāt*, gr. *ἔστυη*;

\**steH<sub>2</sub>-t-i* > lat. *stat*, skr. *sthāti*, subjonctif (ancien présent passé à l'éventuel, et renouvelé, en fonction de présent, par la forme redoublée *tī-ṣṭhāti*, tandis que les correspondants formels donnent en latin un couple de présents dans lequel à *stat* s'oppose *sistit* [« il s'arrête »] marqué du point de vue aspectuel)<sup>8</sup>.

Des formes comme \**e-steH<sub>2</sub>-t*, \**steH<sub>2</sub>-t-i* engagent à procéder à l'analyse componentielle d'une finale comme celle du présent, et à la considérer comme constituée par une désinence proprement dite, \*-*t*, actif, et une particule à fonction temporelle, \*-*i*, postposée en regard de la particule temporalisante d'extension dialectale moindre (indo-iranien, phrygien, arménien, grec) qu'est l'augment. Mais celui-ci est une innovation, qui consiste, finalement, en ce qu'une particule est préposée au prétérit, au lieu d'y être postposée (comme dans le type gr. *ῆε-ν*), ou d'en être absente comme dans le type gr. *κεῖτο-ι*, qui s'oppose au présent *κεῖτο-ι*, marqué comme présent par sa particule. Et l'on ne saurait comprendre l'emploi de particules dans le verbe i.e. qu'en fonction de l'histoire plurimillénaire de ce dernier, histoire dont on essaiera de dégager schématiquement les principales étapes, en partant de la marque propre aux formes personnelles qu'est la flexion.

Il existe deux séries de désinences<sup>9</sup>:

sg. I \*-*H<sub>2</sub><sup>e</sup>/o*, II \*-*tH<sub>2</sub><sup>e</sup>/o*, III \*-*e/o*<sup>10</sup>; plur. III \*-(*ē*)*r*. . . , moyennes;  
\*-*m*                      \*-*ṣ*                      \*-*t*                      \*-(*e/o*)*nt*, actives.

<sup>8</sup> Il est tout à fait inutile de rechercher en latin des traces d'un aoriste radical athématique actif tel que *ἔστυη*, puisque les formes du type \**steH<sub>2</sub>-t* ont donné au latin des présents du type \**steH<sub>2</sub>-t-i*.

<sup>9</sup> Pour la reconstruction des désinences, je suis C. WATKINS, *Indogermanische Grammatik* III/1, Geschichte der Indogermanischen Verbalflexion, Heidelberg, C. Winter, 1969.

<sup>10</sup> La désinence \*-*e/o* a été refaite en \*-*to* par suite du développement d'une flexion active opposée à la flexion moyenne, et de l'instauration d'un lien formel entre les désinences des deux voix, tout se passant comme s'il y avait eu infixation de \*-*t* actif devant \*-*o* moyen, laissant visible la fonction moyenne du morphème, au contraire de ce qui se passe dans les cas inversement recharacterisés comme actifs par l'addition d'une désinence active à une désinence d'origine moyenne, parce que celle-ci a été versée à l'actif: 1ère sg. skr. *-āmi*; 3ème sg. \*-*e-ti* où la « structure thématique » est l'ancienne désinence moyenne \*-*e* (versée à l'actif dans p. ex. gr. *-εἰ* = hitt. *-i* (présent en *-hi*) = perfectum lat. *-et-t*); 3ème plur. perfectum type lat. *-ērunt*, le perfectum ayant été intégré à l'actif en latin, type *dedi*, en dépit de son origine moyenne, type

Ces deux séries de désinences indiquent la diathèse, et elle seule. Et les autres catégories verbales se sont développées postérieurement à la diathèse, ou, plus précisément, à la diathèse moyenne, qu'il s'agisse de la forme d'aspect accompli, du type de présent le plus ancien, ou même de la diathèse morphologique active (dans ses formes du type gr.  $-\omega$ , hitt.  $-hi$ ).

En effet, compte non tenu de la personne et du nombre, qui ne sont pas des catégories spécifiquement verbales, ni du mode, dont on a vu que le seul signifiant ancien résidait dans l'emploi de particules, la forme la plus anciennement marquée comme aspectuelle, le parfait, et la forme la plus anciennement marquée comme temporelle, le présent du type  $\kappa\epsilon\acute{\iota}\tau\omicron\iota$ , procèdent du moyen: l'un et l'autre ont une flexion d'origine moyenne, sans particule au parfait du type  $\omicron\acute{\iota}\delta\alpha$ , à particule temporalisante au présent du type  $\kappa\epsilon\acute{\iota}\tau\omicron\iota$ . L'un et l'autre ont reçu comme marque formelle un vocalisme différencié du vocalisme zéro généralisé du moyen atemporel (type  $*st(H_2)-o > tokh. B ste$ ): le parfait un vocalisme  $*-o-$  au singulier, le présent du type  $*key-e/o$ ,  $*kei-to$  (skr.  $\acute{s}á-y-e$ ,  $s'é-te$ , etc.), un vocalisme  $*-e-$  généralisé; l'un et l'autre ont pu ensuite être bâtis sur le moyen (fléchi) par adjonction d'un affixe: redoublement au parfait, du type  $*ste-st(H_2)-e$ , type skr.  $tastb\acute{e}$  (resté moyen), lat.  $steti-t$ , intégré à l'actif, et recaractérisé pour cette raison par l'adjonction d'une finale  $*-ti$ ; redoublement ou infixé au présent (type  $*sti-st(H_2)-e-$ , skr.  $ti\acute{s}ṭha-ti$ , lat.  $sisti-t$ ; skr.  $vi^n-d-\acute{a}-ti$ , dont l'accent reste à la place qu'il occupait au moyen  $vid-é$ )<sup>11</sup>. Mais l'un diffère de l'autre par la présence ou l'absence de la thématique: si le parfait lat.  $stetit$  et le présent lat.  $sistit$  ont la même structure ( $*st^e/$ , redoublement +  $*st(H_2)-e$ , 3ème sg. moyenne +  $*-ti$ , finale qui intègre la forme moyenne à l'actif), la « voyelle thématique » née en quelque sorte de la perte d'identité de la désinence  $*-e$ , refoulée dans le thème par l'adjonction d'une autre finale, ne se répand, aux personnes autres que la 3ème sg., qu'au présent, et cela d'abord au présent moyen, ensuite seulement au présent actif: la structure  $*-e-to$  des présents moyens est pandialectale, alors que les actifs divergent (types  $\acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota$  et  $agit$ , etc.). Mais le *primum mouens* des uns et des autres est le même: une recaractérisation de la finale consécutive au développement d'un actif opposé à un moyen.

Il convient ici de distinguer la diathèse morphologique (la flexion) et la diathèse sémantique<sup>12</sup>. La forme fondamentale, unique forme verbale fléchie que fournit une

skr.  $dad\acute{e}$ , formellement superposable à  $ded\acute{i}$ , mais resté moyen, d'où la création d'un parfait actif comme  $dada\acute{u}$  [à degré plein  $*-e-$  d'actif], né du développement d'une conjugaison à double diathèse (de même  $\delta\acute{\epsilon}\delta\omega\kappa\alpha$  en regard de  $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\mu\alpha\iota$ , qui continue la forme représentée par  $dad\acute{e}$ ,  $ded\acute{i}$ , restructurée en  $*de-dH_3-m\acute{a}i$  par suite de la réfection de  $*-H_2 e-i > *-ai$  en  $*-m-ai$ , cfr. note 13).

<sup>11</sup> Aperçu de ces problèmes d'expansion de la conjugaison chez BADER, *Hittite duratives and the problem of I.E. present-formations with Infix and Suffix*, J.I.E.S. 15, 1987, 121-156, 141-143 notamment.

<sup>12</sup> Aperçu de ces problèmes de diathèse chez BADER, *Autour de Polyphème le Cyclope à l'oeil brillant: diathèse et vision*, *Die Sprache* 30/2, 1984, 109-137, 120-123 notamment.

racine donnée, et qui, pour les racines les plus anciennes, est moyenne pour la flexion, est ambivalente pour la diathèse sémantique. Ainsi, de \**H<sub>1</sub>er-*, racine propre à la position debout, et, de là, au mouvement qu'implique l'acquisition de cette dernière, a-t-on: en diathèse statique (interne) hitt. *arta* « il est debout »; en diathèse dynamique, interne, hitt. *arta* « il se met debout », gr. ἄρτο « il s'est mis en mouvement », et externe tokh. B *ertär*, subjonctif, ancien présent « il met en mouvement »; et cf. B *eršäm*, indicatif présent, gr. ἔρσε(ν) « il met / a mis en mouvement ». Et une partie de l'histoire du verbe est commandée par la création de formes susceptibles de dissiper cette ambivalence: par une adéquation de la diathèse morphologique à la diathèse sémantique dynamique vont se créer des formes actives; de plus, une autre partie de l'histoire du verbe est commandée par le développement du temps, en premier lieu le présent, forme marquée du point de vue de l'énonciation, puis, par opposition à lui, un prétérit, le couple présent-prétérit formant le noyau de la conjugaison temporelle. C'est dans ce champ, dont les lignes de force sont donc la *diathèse* et le *temps*, qu'il faut insérer la postposition aux désinences proprement dites de particules pronominales.

Dans les finales constituées par l'agglutination des unes aux autres, il est parfois possible de distinguer ce qui relève des unes ou des autres. La situation est simple, en théorie, dès lors qu'on procède à l'analyse componentielle envisagée plus haut, en se fondant sur le fait que les désinences proprement dites n'indiquent que la diathèse à l'origine (avant de prendre, en emploi récessif, dans le système temporel qui s'est ensuite instauré, une valeur prétéritale, mieux connue pour les désinences actives, dites « secondaires » au prétérit du type *amāba-m*, *-s*, *-t*, etc., que pour les désinences moyennes, plus anciennes, encore, en cet emploi que ces désinences actives: type louv. *-iha*, lat. *ī*, gr. ἦτα, etc.): p.ex. \**-i*, la plus répandue des particules pronominales du verbe i.e., se trouve, en fonction temporalisante, dans des formes dont la diathèse est, comme on peut s'y attendre, indiquée par la désinence: formes actives, comme \**-t-i*, déjà analysé, ou moyennes, comme skr. *vid-é*, ancien moyen atemporel intégré au présent par la particule (\**wide-i*); formes différenciées comme présents (moyens) par leur vocalisme \**-e-*, du type skr. *śáy-e* (\**-e-i*), *śé-te* (\**-to-i*), etc.; en fonction temporalisante, la particule peut apparaître au présent (ainsi, gr. -μᾶι<sup>13</sup>), mais aussi au prétérit (tokh. B *-mai*), dans un jeu de formes où elle s'oppose à un présent comportant une autre particule (tokh. B *-mar*).

Mais on trouve aussi \**-i* dans des formes pour lesquelles une telle analyse componentielle cesse d'être possible: il s'agit de formes qui ont fonction d'actif dans les synchronies où on les trouve, mais qui sont étymologiquement

<sup>13</sup> -μᾶι a la même structure que \**-to* (cf. note 10): \**-m* actif y est infixé devant \**-H<sub>2</sub>e-i* moyen (véd. *-e*, moyen; hitt. *-hi*, présent versé à l'actif; lat. *-i*, perfectum; sans la particule, hitt. *-ha*, moyen, gr. *-α*, parfait, etc.); sur tokh. B *-mai*, voir KRAUSE-THOMAS, *Tocharisches Elementarbuch* I, Heidelberg, C. Winter, 468.

moyennes. Ce sont en général des formes de singulier, appartenant à des paradigmes mixtes, puisque la 3ème plur., du type  $^{*-(e/o)nt-i}$ , y est au contraire active: l'adéquation de la diathèse morphologique à la diathèse sémantique s'est introduite d'abord au pluriel. Mais dans les finales de ces formes temporelles actives qui procèdent d'une conversion du moyen à l'actif antérieur au développement d'une flexion spécifiquement active, l'on ne peut guère découper deux segments, dont l'un serait une marque de diathèse – la désinence –, l'autre, la particule, une marque de temps. C'est le cas, schématiquement, pour:

— le présent thématique actif du type  $\alpha\gamma\epsilon\iota$  (où  $-\epsilon\iota$  est identique à hitt  $-i$ ), avec une structure thématique généralisée, mais une extension de la particule qui n'atteint pas la lère sg.  $-\omega < ^*o-H_2o$ , originellement moyenne (cf. hitt.  $-a-hha$ , moyen thématique); au présent de ce type, on joindra les formes comme vén.  $ati-stei-t$  (thématique ? athématique ?);

— le présent actif en  $-hi$  du hittite, où la particule se trouve à toutes les personnes (I  $-hi < ^*H_2e-i$ ;  $^*-ti < ^*tH_2e-i$ ;  $-i < ^*e-i$ ), avec une structure athématique ou thématique ( $sak-hi$  et  $sagg-a-hhi$  « je sais »);

— le parfait intégré à l'actif (et le plus souvent au prétérit) qu'est le type latin, à finales superposables à celles du présent hittite en  $-hi$  (sauf pour ce qui est de l'adjonction de  $^*-t$ ,  $^*-ti$  à la 3ème sg.):  $-\bar{i}$ ,  $-t\bar{i}$ ,  $-ei-t$  (et  $-e-d$ );

— l'imparfait intégré à l'actif qu'est p. ex. gr.  $\eta\iota\epsilon\iota$  ( $^*e- + H_1i- + e-i$ , avec une forme fléchie identique à celle de  $red-iei(-t)$ , lequel appartient à un paradigme  $\bar{i}\bar{i}$ ,  $\bar{i}\bar{i}st\bar{i}$ ,  $iei-$  curieusement identique à celui de  $\eta\iota\alpha$ ,  $\eta\iota\epsilon\iota\sigma\theta\alpha$ ,  $\eta\iota\epsilon\iota$ , jusqu'à la seconde personne dont le segment sigmatique paraît identique à la finale de gr.  $\alpha\gamma-\epsilon\iota\varsigma$ <sup>14</sup>. On

<sup>14</sup> En tant que désinence ancienne de 2ème sg. moyenne,  $^*tH_2e$  peut se trouver à toutes les formes étymologiquement en rapport avec le moyen: parfait (type  $o\bar{i}\sigma\theta\alpha$ ); moyen lui-même, en son ambivalence ancienne, statique (type « être ») ou dynamique (type « aller »); présents actifs issus du moyen, type hitt.  $-ti$ , 2ème sg. de la conjugaison en  $-hi$ ; prétérit, en emploi récessif lié au développement et du temps et d'une double diathèse, caractérisé notamment par un présent actif en  $^*-mi$ : la flexion moyenne est généralisée au prétérit de la conjugaison en  $-mi$  du hittite (cf., de « être », 2ème sg.  $esta$ , à côté de la 3ème sg. homophone  $es-ta$ , qui seraient respectivement en grec  $^*\epsilon\sigma\theta\alpha$  et  $^*\epsilon\sigma\tau\alpha$ , du type  $\varphi\acute{\alpha}\tau\alpha$ ; ou de  $paimi$  « aller » [composé dont le simple est en hittite un moyen thématique  $iy-a-hha$ , etc.] et à côté duquel existe une 2ème sg. de la conjugaison en  $-hi$ ,  $paitti$ , 3ème sg.  $paitta$ , etc.). Ainsi (sans le parfait):

présent	prétérit
B $ne-st$ , A $na-št$	hitt. $esta$ , gr. $\bar{\eta}\sigma\theta\alpha$ ( $^*H_1s-tha$ )
hitt. $paitti$	( $^*H_1i-tha-i$ )
B $yat$ , A $yāt$ , hitt. $iyatta(-ti)$	hitt. $iyatta(-ti)$ ( $^*H_1y-e-tha$ , thématique)

En une structure identique à celle de  $^*-m-ai$  et de  $^*-t-o$  (cf. notes 10, 13), la spécification de diathèse de l'ancienne forme ambivalente a pu se faire par conjonction des deux désinences,

ne s'étonnera pas plus de l'emploi prétérital de \*-i ici que dans tokh. B *-mai*: ces formes reçoivent leur valeur temporelle du couple dans lequel elles s'insèrent, et où elles s'opposent à un présent (εἶσι; B *-mar*).

Toutes ces formes temporelles, présents ou plus rarement prétérīts, qui entrent dans des paradigmes actifs dans les synchronies où elles apparaissent, mais sont d'étymologie moyenne, témoignent de la gestation d'un actif qui s'est faite en deux étapes: mise en oeuvre de la flexion moyenne convertie en actif; acquisition d'une flexion spécifique, dont le développement a déterminé pour l'ancien moyen non converti en actif deux types d'emplois. Les uns sont récessifs: ce sont ceux qui apparaissent p.ex. dans les actifs qui viennent d'être cités, ou au moyen prétérital des types ἦεν, ἦει, εἶδεικε (ν), φάτο; ou encore dans les présents sémantiquement dynamiques comme \*sek<sup>w</sup>-e-to + -i, -r [skr. *sácate*, gr. *ἕπεται*, lat. *sequitur*, etc.]; de même structure morphologique qu'un présent statique comme skr. *śáy-a-te*, ils témoignent du fait que perdure l'ambivalence ancienne de la flexion moyenne à l'époque de la formation de ces présents archaïques. Les autres sont les emplois où, sémantiquement, le moyen s'oppose à un actif, du type skr. *yájate* (diathèse interne) / *yájati* (diathèse externe); ou du type hitt. *datta-ri*, lat. *datu-r*, spécialisé dans une variété particulière de moyen sémantique: le passif, en regard d'un actif transitif (à flexion en *-hi*, d'origine moyenne, dans hitt. *dahhi* « prendre »; à flexion semi-moyenne semi-active, mais à vocalisme zéro d'origine moyenne, dans lat. *dō*, *dat*; à flexion devenue entièrement active, mais avec le vocalisme zéro de l'ancien moyen dans arm. *tam*; le double sens « prendre, donner » reflète la dualité de diathèse, interne et externe, de la racine \*deH<sub>3</sub>- « échanger »). Ces emplois, devenus dominants, du moyen sémantique, proviennent d'une restriction du champ de l'ancien moyen ambivalent; elle est à imputer à l'apparition d'un actif qui permet l'adéquation de la diathèse morphologique à la diathèse sémantique.

Et cette apparition est responsable, aussi, de ce qu'on pourrait appeler une

---

active et moyenne (\*-s-*tba*); mais cette finale apparaît dans des formes qui ont le vocalisme plein de l'actif et sont actives:

εἶσθα, τίθησθα

φῆσθα

Par une réfection plus rare se constitue une finale \*-*eis-tba*, dont le premier segment est la finale bien connue aux présents thématiques du type gr. *ἄγεις*, mais qui a pu figurer aussi dans des formes appartenant à des paradigmes athématiques: hitt. *dāi* repose sur \**da-ei*; et l'on peut se demander s'il n'en est pas de même pour *διδῶ* et *διδῶς*, formes contractes, à voyelle radicale par conséquent non élidée devant le \*-e- de la désinence, au contraire de ce qui se passe pour *ἀνίεις*, *τίθει*, qui peuvent avoir les mêmes finales, 2ème sg. \*-*eis*, 3ème sg. \*-*ei* (\**dh(H<sub>1</sub>)-ei*, etc.). Bien connue aux subjonctifs comme *ἔθελγηθα* (CHANTRAINE, *Morphologie historique du grec*, Paris, Klincksieck, 1961, 293), cette finale est celle qu'offrent (à côté du \*-s-*tba* de *εἶσθα*): *φῆσθα*, *διδῶσθα* présents, *ῆεισθα* *iīsī*, prétérīts; la comparaison de ces deux dernières formes montre le caractère hérité de la finale complexe. Sur les attestations de *εἶσθα*, etc., voir CHANTRAINE, *Grammaire homérique* I, Paris, Klincksieck, 1958, 470.

innovation de la périphérie archaïque: une particule du thème *\*re* a servi de marque de présent moyen en tokharien, hittite, italique, celtique<sup>15</sup>: cette marque s'est instaurée comme recharacterisation du présent moyen consécutive à la conversion de l'ancien moyen en actif, que celui-ci soit (hitt. *-hi*) ou non (lat. *amō*, gr. *ἄγω*, etc.) pourvu d'une particule.

De l'emploi des particules dans les oppositions de temps et de diathèse, on donnera comme exemple i.e. le hittite, où s'agglutinent, aux désinences d'origine moyenne, des particules qui diffèrent selon que la forme a fonction de moyen, présent ou prétérit, ou d'actif (présent en *-hi*)<sup>16</sup>

désinences (moyennes) reconstruites	moyen		actif	
	présent	prétérit	présent	prétérit
I <i>*-H<sub>1</sub>'/n</i>	<i>-ba, -bari</i> <i>-bahari</i>	<i>-bat(i)</i> <i>-bahat(i)</i>	<i>-hi</i>	<i>-hun</i>
II <i>*-tH<sub>1</sub>'/n</i>	<i>-ta, -tati</i>	<i>-ta, -tat(i)</i>	<i>-ti</i>	<i>-ta, -sta (-s)</i>
III <i>*-e/o</i> <i>*-to</i>	<i>-a, -ari</i> <i>-ta, -tari</i>	<i>-at(i)</i>	<i>-i</i>	<i>-ta, -sta (-s)</i>

Dans d'autres langues, la particule est identique aux deux voix, avec des jeux de finale qui peuvent varier quant à sa présence ou à son absence, p.ex. en grec

-μαι	-ω <sup>17</sup>
-τοι	-ει <sup>18</sup> ,

<sup>15</sup> Bibliographie importante sur les « désinences » en *-r*, que je laisse ici de côté. Il faut ici distinguer la désinence proprement dite de 3ème plur. en *\*(ē)r...* (BADER, *Désinences de 3ème pluriel du perfectum latin*, B.S.L. 62, 1967, 87-105), et les finales comportant une particule du thème pronominal *\*re* postposée à n'importe quelle personne au moyen tokharien, anatolien, phrygien, italique, celtique, mais aussi à la 2ème sg. de l'impératif arménien du type *berer* « porte ».

<sup>16</sup> FRIEDRICH, *Hethitisches Elementarbuch* I<sup>2</sup>, Heidelberg, C. Winter, 1960, § 149. Je n'ai pas tenu compte ici de l'actif en *\*-mi*, dont la particule *\*-i* est identique à celle de l'actif en *-hi*, et dont le moyen est quasiment identique à celui de la conjugaison en *-hi*. Si l'on faisait de manière plus détaillée l'histoire de l'actif, il faudrait tenir compte du fait que les diverses langues i.e. n'ont qu'un moyen opposé à deux actifs (types *-ω* et *-μ*; *-hi* et *-mi*, etc.) entre lesquels il n'y a aucune distinction de fonction.

<sup>17</sup> Formellement *-ω* est comparable au hittite *-a-bba*, moyen à structure thématique; la conversion de ce moyen en actif a entraîné le renouvellement de la finale de fonction restée moyenne, *-μαι* (cf. note 13), ou en *\*-ō-r*, etc.

<sup>18</sup> Le rapport *-τοι/-ει* est identique au rapport *-μαι/-ω*: l'ancien moyen *\*-e-i* (cf. véd. *bruv-é* à côté de *brū-té*) devenu actif (comme dans hitt. *-i*, vén. *ati-stei-t*, présents, lat. *-ei-t*, cf. note 10).

avec transfert à l'actif des anciennes désinences moyennes, et renouvellement, en fonction moyenne, de ces dernières, par infixation des désinences actives, consécutive au développement d'un actif opposé à un moyen: on ne peut, à cet égard, imaginer un indo-européen un; et c'est à l'une de ces formes, celle que j'ai illustrée par le hittite, où *-ha(ri)*, etc., s'oppose à *-hi*, etc., qu'on peut songer à comparer typologiquement le système étrusque *-χe / -ce*, pour ce qui est des oppositions de *diathèse* et de *temps*.

Quant à la *personne*, ces particules ne lui sont pas plus nécessairement liées dans le verbe des langues indo-européennes (où par ailleurs des formes comme le réfléchi ne sont pas non plus liées à l'origine à une personne) que ne le sont les finales du verbe étrusque: la particule est la même dans *amo-r*, *amātu-r*, *amāmu-r*, *amantu-r*, déjà cités, même si elle est absente de *amāris*, *amāminī*; elle est la même dans *λύομαι*, *λύει*, *λύεται*, *λύονται*, même si elle est absente de *λύομεθα*, *λύεσθε*, etc.; et c'est ainsi qu'étr. *-ce*, *-χe* peuvent apparaître à n'importe quelle personne.

D'autres comparaisons typologiques sont possibles, dans le *nom* maintenant. D'une part, par un phénomène dit d'« articulation », et qu'on ferait peut-être mieux d'appeler de « détermination », les noms étrusques peuvent s'adjoindre des éléments pronominaux enclitiques, tels que *ca*, *cñ* (gén. *cś cla*), *ta*, *tñ* (gén. *tś, ila*), *tra* (gén. *t/θraś, tres*), en fonction d'article, qui sont décrits comme s'incorporant à ce qui est à l'origine un syntagme nominal, comme des suffixes susceptibles de flexion<sup>19</sup>; mais on songe, ici, à l'adjectif déterminé d'une langue comme le slave, du type *novo-je vino* « le vin nouveau » (à côté de l'indéterminé *novo vino* « du vin nouveau »), qui comprend, accolé à l'adjectif, pour souligner l'articulation de ce dernier au substantif, le relatif *\*yo*, enclitique, postposé, et donnant lieu à une flexion particulière<sup>20</sup>; ou aux articles personnels arméniens, *-s*, *-d*, *-n* (des thèmes *\*ke*, *\*te*, *\*ne*)<sup>21</sup>; ou, en une autre fonction, mais en une structure morpho-syntaxique identique, les possessifs du hittite, type *attas-sis* « son père » (nomin.), *atti-ssi* (dat.)<sup>22</sup>; etc. De tels syntagmes s'expliquent par le caractère enclitique du thème pronominal agglutiné au nom auquel il se postpose (comme les particules que nous avons vu se postposer au verbe, par opposition à celles qui s'y préposent, et peuvent porter l'accent, ainsi l'augment ou les préverbes, notamment quand ils se trouvent à l'initiale de la phrase, comme premier mot de celle-ci, en une structure qui s'est figée dans le type v.irl. *no-beir* [avec remontée du verbe, à l'origine final en articulation non marquée, vers le début de la phrase, dans le segment atone de celle-ci, qui

<sup>19</sup> PALLOTTINO, *Ele*, § 45; 78-83.

<sup>20</sup> VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves*, II/2, Paris-Lyon (IAC), 1958, § 245; 265.

<sup>21</sup> MEILLET, *Les démonstratifs*, *M.S.L.* 10, 1897-1898, 241-271 = *Études de linguistique et de philologie arméniennes I Recherche sur la syntaxe comparée de l'arménien*, Lisbona, 1962, 24-30.

<sup>22</sup> FRIEDRICH, *Heth. Elem.*, § 108.

peut comporter, après le préverbe premier not tonique, un pronom enclitique devant le verbe, type *no-m · charat* « ils m'aiment »]).

On examinera d'autre part, et en dernier lieu, une autre structure qui procède, dans les langues i.e., également de l'agglutination d'une particule pronominale à la finale d'un nom, mais aussi, et plus anciennement, d'un pronom.

Voici des exemples de trois particules, qui fournissent l'une des nombreuses illustrations du fait qu'une même fonction peut être assumée par divers thèmes pronominaux: les thèmes *\*le*, *\*se*, *\*ne* ont pu donner des génitifs aux pronoms, dont les formes casuelles sont bâties au moyen non pas d'une désinence nominale, mais d'une particule pronominale agglutinée (type lat. *mē-d / mi-hī*). Le thème *\*le* a fourni au hittite le génitif de ses pronoms (*kēl*, *apēl*, *ammēl*, *dammēl*, etc.); le thème *\*se*, sous forme *\*so* le génitif des pronoms du type v.sl. *če-so*, et sous forme *\*-si-o* (née d'une thématization de la forme *-si-* qu'offre p.ex. dans le champ de la personne le possessif hitt. *-si-* cité) le type skr. *kā-sya*. L'on s'arrêtera un peu plus au thème *\*ne*, parce qu'il peut s'ajouter à l'une et à l'autre des deux formes casuelles qui ont constitué l'un des paradigmes pronominaux les plus anciens, à deux cas, l'un d'objet direct, l'autre d'objet indirect, type pour la 1ère sg. *\*me / \*m<sup>o</sup> / oi* (gr.  $\mu\epsilon, \mu\omicron\iota$ ), ce dernier étant à l'origine employé pour les deux cas ensuite différenciés en datif pour la possession et en génitif pour l'appartenance<sup>23</sup>. L'on a, comme génitif de 1ère sg., v.p. *manā*, av. *mana*, v.sl. *mene*, gall *fy* nasalisant, dans lesquels la particule de génitif s'ajoute au thème d'objet direct *\*me*; et, avec le thème de l'objet indirect, got. *mei-na*, qui apparaît comme un datif (*mei*) - génitif (*-na*), et qui sert, par une redétermination morphologique, à différencier celui-ci de celui-là.

Ces thèmes peuvent avoir donné des génitifs à la flexion nominale thématique, sur le modèle des pronoms probablement. C'est ainsi que *\*ne* est employé au génitif et au causal (dont on connaît les liens avec le génitif) du tokh. B *-ñ*, et au génitif thématique du chypriote *-o-ne* (-v ? -ve ?)<sup>24</sup>; *\*so* peut l'être au génitif du type got. *dagis*; *\*-syo* au génitif thématique du type skr. *vāksya*, gr.  $\lambda\upsilon\kappa\omicron\iota\omicron$ , encore que ces derniers posent un problème.

<sup>23</sup> Sur les paradigmes pronominaux (paradigme minimal à cas unique, puis paradigme à deux cas, etc.), BADER, *Anaphoriques du type  $\nu\nu$  en hittite, Bono homini donum: Essays in Historical Linguistics*, in *Memory of J. Alexander Kers*, Y.L. Arbeitmam & A.R. Bomhard édés., Amsterdam, J. Benjamins, 1981, 31-45.

<sup>24</sup> Sur les datifs-génitifs iraniens, BRANDENSTEIN-MAYRHOFER, *Handbuch des Altperischen*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1964, 66; v.sl. *mene* est génitif et accusatif (la forme gardant ainsi trace du cas unique, non sujet, du plus ancien paradigme, minimal, de pronoms enclitiques); gall. *fw* < *my* nasalisant semble remonter à *\*men*: THURNEISEN, *A Grammar of old Irish*, Dublin, The Dublin Institute for advanced Studies, 1946, 281; j'attribue à got. *mei-na* la même structure qu'à *\*k<sup>o</sup>oy-yo*; et il en va de même pour l'adjectif *meins*, dont PROKOSCH, *A Comparative Germanic Grammar*, Baltimore, Linguistic Society of America, 1938, 185, fait cependant un dérivé en *\*-i-no*; *-ñ* est morphème de causal et de génitif en tokharien B (Krause-Thomas, § 82; 133).

En effet, il est probablement inexact de dire que la flexion thématique n'a pas connu de génitif. Soit le thème hitt. *aruna-* « mer »; le génitif et le nominatif (*arunas*) en sont hōmophones, et susceptibles d'une analyse par *\*-o-s*, le premier avec la désinence de génitif alternante *\*-es/-os/-s* à degré zéro normal après voyelle, le second avec la désinence de nominatif (non alternante). Mais l'homonymie de ces deux cas ainsi distincts a été sentie comme gênante, et éliminée par l'adjonction de particules pronominales. Si ce processus est clair, les modalités ne le sont cependant pas: on peut se demander si un *vṛkasya* doit être analysé en *vṛkas-ya* avec adjonction à un génitif nominal du type hitt. *arunas* d'une particule *\*yo* qu'on connaît, en fonction de génitif pronominal dans le type lat. *cuius* < *\*k<sup>w</sup>oy-yo-*, bâti, comme got. *mei-na*, sur la forme de cas indirect, avec une double redétermination morphologique: celle de ce cas indirect comme datif-génitif, comme le got. *mei-na*; celle de ce datif-génitif pronominal comme recaractérisé par l'adjonction de la désinence nominale génitif *-s*; ou bien en *vṛka-sya*, avec adjonction au thème de la particule du type *tā-sya*, toute marque nominale de génitif ayant alors disparu; la graphie chypriote ne permet guère de voir si la question se pose pour *-o-ne* (*\*-os-n(e)* ? *\*-o-n(e)* ?); et on laissera la question ouverte, bien que ma préférence, fondée sur le parallélisme des pronoms, en *\*-o-syo*, aille à une analyse *\*-o-syo*<sup>25</sup>.

Tous ces génitifs ont pu devenir des adjectifs, c.à.d. une classe de formes dont on connaît le lien avec le génitif: à côté de *damme-l*, le hittite a *dammeli-* « autre »; à côté de *mei-na*, le gotique a *meins* en fonction d'adjectif possessif; à côté de *cuius*, génitif, le latin a *cuius*, *a*, *um*, qui doit être hérité: cf. osq. PÚIU « cuia », et hors d'Italie, gr. ποῖος, également adjectivation du datif-génitif *\*k<sup>w</sup>oi-yo-*<sup>26</sup>.

Les génitifs-adjectifs, ainsi nés de l'adjectivation de génitifs à particule pronominale, ont pu parfois se substituer, par un autre renouvellement, au génitif singulier de paradigmes anatoliens, en lydien et louvite, e.g. lyd. *ešš vānaš atalis tivdalis tarv-allis* « cette tombe est celle de A. fils de T. petit-fils de T. »<sup>27</sup>. Dans cet exemple, *\*-li-* (identique à celui qu'offre le hitt. *dammeli-*) apparaît en deux emplois et sous deux formes: en emplois possessif pour le nom du possesseur de la tombe, et en emploi figé dans l'anthroponymie, en fonction de patronyme; sous forme simple *\*-li-*, dans le premier et le second, et dans le papponyme sous forme complexe, *-alli-* < *\*-eH<sub>2</sub>-li-*, avec traitement par gémination de *\*-H<sub>2</sub>l-* (en regard du traitement par chute de *\*H<sub>2</sub>* accompagnée d'allongement compensatoire dans le lat. *-ā-lis*). Cette forme complexe est constituée par l'adjonction au morphème pro-

<sup>25</sup> Je reprendrai plus en détail ailleurs le problème du génitif thématique, et me contente de renvoyer ici, pour la possibilité d'un génitif thématique en *\*-os* à BORGSTRÖM, *The thematic genitive singular in Indo-European*, N.T.S. 7, 1934, 121-128.

<sup>26</sup> Structure identique, mais avec *\*-no-* comme particule finale du premier élément dans lit. *kienō*.

<sup>27</sup> Je donne ici sommairement quelques-unes des données développées dans mon article Génitifs-adjectifs et dérivés d'appartenance, H.S. (Z.V.S.) 101, 1988, 171-210.

nominal adjectivé d'un des deux grands suffixes dénominatifs,  $*-ā-$ , à côté de  $*-ī-$  qu'on trouve dans des formes parallèles (type lat. *erīlis*), l'un et l'autre remontant en dernière analyse à des thèmes en  $*-e/o-$  ou  $*-i-$ , respectivement, suffixés par  $*H_2$  ( $*-e-H_2$ ;  $*-i-H_2$ ). Et c'est une forme complexe de ce type,  $*-eH_2-si-$  avec la particule  $*-si-$  de  $*-si-o-$ , qu'offre le génitif-adjectif du louvite en *-assi-*, e.g. *malbassassis* EN-*as* (acc. *-assin . . . -an*, etc.) « maître du rituel ».

Les morphèmes de génitifs-adjectifs (simples ou complexes) qu'offrent ces langues anatoliennes, ou d'autres morphèmes munis d'autres particules pronominales, se trouvent plus souvent dans des dérivés d'appartenance qui ne sont pas entrés en flexion, type hitt. *witassa-* (avec la même formation que louv. *malbassa-*), dérivé du nom de l'« année » en  $*-eH_2-so-$ , à côté de gr. *ἐτήσιος*, de même sens « annuel », dérivé en  $*-eH_2-sio-$  (cf. lat. *-ārius*)<sup>28</sup>. Et c'est ainsi qu'on a en tokharien des dérivés (à morphème simple) en B *-sše* / A *-ši*, de pronoms (B *t(u)we*, obl. *ci* : *cišše* / A *tu*, obl. *cu* : *cwaši*, sur le pronom de 2ème p. sg.), d'appellatifs (B *yakwe* « cheval » : *yäkwešše* / A *yuk* : *yukaši*), de noms propres (A *Metraški*); ou en *-ññe* (<  $*-ni-o-$ , cf.  $*ne$  au génitif), des dérivés également de pronoms (B *yesaññe* sur *yes*, de 2ème plur.), d'appellatifs (*yäkweññe*, à côté de *yäkwešše*), de noms propres (*puḍnäkätäññe*, sur le nom du Bouddha); etc. D'autres langues ont connu les mêmes emplois de ces dérivés d'appartenance et génitifs-adjectifs, comme dérivés de pronoms (type lat. *quālis*), d'appellatifs (type lat. *flōrālis*), de noms propres. C'est ainsi qu'on trouve en Italie<sup>29</sup>. *Numa-sius* sur *Numa* (souche non indo-européenne, formation héritée), *Abella-sius* (souche et formation héritées; cf. *Abella*, nom de ville dérivé de celui de la « pomme »<sup>30</sup>); *Aemi-lius* (souche non héritée [*Aemus*]; formation, thématisée, du lyd. *tivdalis*), et, sinon  $*-ā-li-$  à côté de lyd. *tarvṭallis*, du moins  $-ī-li-$  thématisé (*Man-ī-lius* : *Manius*, d'une souche homonyme de celle de lyd. *Maneš*, d'où *Manelis*); *Pāpi-nius* (*Pāpius*, et cf. *Pāpi-sius*), *Agri-nius*, *Ager-nius*, *Agrā-nius*, etc. Là où le génitif thématique a une forme d'origine pronominale, on peut trouver une succession de deux morphèmes, dont le premier est celui du dérivé d'appartenance, le second celui du génitif, ainsi dans fal. *Cai-sio-sio* d'un dérivé de *Caius* du type *Numa-sius*; cette succession est celle qu'offre p ex. (mais avec des morphèmes complexes) louv. *malbassassi-*, génitif-adjectif en *-assi-* d'un dérivé d'appartenance en *-assa-*.

<sup>28</sup> Et cf., en  $*-eH_2-li-$ , lat. *sanquālis*, hitt. *sankuwalli-* (nom d'un récipient cultuel); lat. *annālis*, hitt. *annallis*, etc.

<sup>29</sup> Je renvoie pour les noms propres cités ici à W. SCHULZE, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, 1904 (réimpr. Berlin-Zurich-Dublin, Weidmann, 1966).

<sup>30</sup> Si la généralisation du système onomastique comportant un gentilice (qui peut être un patronyme dégradé) est d'origine étrusque (voir H. RIX, *Zum Ursprung des romäisch mittelitalischen Gentilnamensystems*, in ANRW II/1, 1972, 700-758), les souches onomastiques peuvent ou non être étrusques (comme les éléments de vocabulaire, toutes proportions gardées, peuvent ou non être latins, sans que cela change quoi que ce soit à l'origine de leurs formations).

\*  
\* \* \*

On quittera maintenant les langues i.e. pour l'étrusque: celui-ci a des génitifs-adjectifs susceptibles d'apparaître, entre autres, dans l'onomastique. On distinguera entre finales de génitif, et développement de formes de génitifs-adjectifs.

La flexion nominale de l'étrusque (langue qui ne distingue que le masculin et le féminin comme genres) comporte quatre cas du point de vue des fonctions syntaxiques<sup>31</sup>: un nominatif (simple thème du nom, au masculin; ou en *-i* au féminin; ou en *-s/-ś*)<sup>32</sup>; un datif-locatif, à valeur de *dativus commodi*, d'instrumental, de locatif pour le temps et l'espace (en *-i* (*-e*), *-rī*); une forme spécialisée comme locatif (en *-t/θ*, *-ti/-θi*); un génitif, notable en étrusque même parce que, alors que les thèmes sont divers (*-a*, *-e*, *-i*, *-u*; *-t/-θi*, *-n*, *-r*, *-s*), on ne distingue que deux types de flexions; et le critère de distinction est la forme du génitif<sup>33</sup>, soit en liquide, soit en sifflante (le génitif archaïque en *-a* ayant été lui-même élargi en liquide: *-al*)<sup>34</sup>.

On pourrait s'intéresser à ces finales dans cette étude où l'on a vu des exemples de génitifs (et de génitifs-adjectifs) en liquide et en sifflante. Je ne le ferai pas pour les formes sigmatiques (étr. *-s*, *-si*, *-sa*), car cela entraînerait une discussion sur la parenté possible du génitif nominal en *\*(<sup>e</sup>/o)s* des langues indo-européennes et des génitifs pronominaux des types v.sl. *čē-so*, skr. *ká-sya*. Mais on a des quasi-certitudes sur les apparentements possibles du génitif en *-(a)l*, *-(a)li*, etc.: « il est bien connu qu'... il se rencontre depuis le latin (*talīs*, *quālis* avec des correspondances dans d'autres formations... indo-européennes, *ūtālis*, *annālis*, etc., ou tel quel, par une convergence étrusco-latine plus ou moins évidente, *Volcānal*, *animal*, etc.) jusqu'au lemnién (*φokasiale*) et aux langues anatoliennes (génitif pronominal hittite *kel*, adjectifs dérivés hittites, louvites, lydiens en *-(a)l(li)*, etc.), jusqu'encore aux langues caucasiennes du nord-est (spécialement Lak', Awar, K'ürî: génitifs en *-l*, adjectifs en *-la*)<sup>35</sup>.

C'est sur deux autres points que j'attirerai l'attention, deux structures grammaticales qui sont comparables à celles que nous connaissons dans des langues i.e.: le génitif-adjectif; ce qu'on appelle pour l'étrusque « redétermination morphologique » (terme dont je me suis servi à propos des datifs-génitifs du type got. *mei-na* ou lat. *cuius* < *\*k<sup>w</sup>oy-yo* + *-s*).

Pour Pallottino, l'étrusque présente « un certain nombre de faits explicables à la lumière d'une structure grammaticale et d'une logique linguistique qui nous

<sup>31</sup> Pour les détails de la flexion, PALLOTTINO, *Ele*, § 57-58.

<sup>32</sup> Pour les deux sifflantes *s* et *ś*, PALLOTTINO, *ibidem*, § 19.

<sup>33</sup> Pour les deux types de flexion, PALLOTTINO, *Ele*, § 64: ont un génitif en *-s/ś* les thèmes en voyelle (sauf les féminins en *-i*), et la plus grande partie des thèmes en consonne; un génitif en liquide, les féminins thèmes en *-a*, *-e*, *-u*, *-i*, des thèmes en *-s/ś* (particulièrement les noms de divinités masculins et féminins), en *-θ* et en *-n* (*-r*).

<sup>34</sup> Pour le détail des finales de génitif, PALLOTTINO, *Ele*, § 60.

<sup>35</sup> PALLOTTINO, *La langue étrusque*, 29.

sont familières, comme celles des parlars indo-européens »<sup>36</sup>; mais « à côté de ces faits, et parfois mêlés à eux d'une façon déconcertante, nous rencontrons d'autres faits de nature différente et qu'il est plus difficile de classer, parmi lesquels, dans le domaine morphologique, il faut surtout signaler le régime spécial des suffixes qui, fondamentalement, ne peuvent être distingués en éléments de 'formation' et éléments de 'flexion'<sup>37</sup>, et tendent à être des additions libres et des proliférations en un sens, par certains aspects, très semblable à celui des langues agglutinantes »<sup>38</sup>. Or, d'une part, on connaît la faculté agglutinante des thèmes pronominaux dans les langues indo-européennes notamment en emploi enclitique, si bien que « la suffixation et l'incorporation du démonstratif enclitique »<sup>39</sup> en étrusque ne nous a pas semblé d'une autre nature que celle du morphème d'adjectif déterminé slave, des articles personnels de l'arménien, ou des adjectifs possessifs hittites (auxquels on aurait pu jouter bien d'autres syntagmes, ainsi, en irlandais, les noms précédés d'un article, mais suivis d'une particule indiquant le temps et l'aspace, et fonctionnant donc comme les démonstratifs d'autres langues, type *in lebor-so* ou *-sa* « ce livre », *in fer tail* « cet homme là-bas », etc.<sup>40</sup>; ou, hors des syntagmes proprement nominaux, les prépositions conjuguées; les verbes suivis de particules personnelles renforçantes, etc.). D'autre part, la transformation d'un élément de flexion en élément de dérivation est un phénomène que l'existence de génitifs-adjectifs illustre bien.

Or c'est bien dans la catégorie de la « spécification-appartenance », par laquelle on définit le domaine syntaxique du génitif, qu'on observe principalement cette difficulté en étrusque<sup>41</sup>. Par delà leur diversité, les formes sigmatiques semblent avoir chacune une fonction différente: *-si*/*-s* est un génitif non marqué, *-si* semble être un génitif marqué, dit « emphatique », notamment en fonction de nom d'agent (type *mi mulu laricesi* « je (suis) l'objet-dédié par Larice »); mais *-sa* a un caractère adjectif, et sert à former des noms propres, gentilices (comme *banusa*), ainsi que patronymes, gamonymes, et cognomina<sup>42</sup>: dans le passage de la fonction génitive d'une forme comme *Velusa*, génitif de *Vel*, prénom (à côté de *velus*), à la fonction de (dérivé) gentilice comme *papasa*, on n'a rien d'autre que la formation d'un

<sup>36</sup> PALLOTTINO, *La langue étrusque*, 20.

<sup>37</sup> Et voir *Ele*, § 28, sur la difficulté que pose la distinction des morphèmes casuels et des suffixes de dérivation.

<sup>38</sup> PALLOTTINO, *Langue étrusque*, 21.

<sup>39</sup> PALLOTTINO, *Langue étrusque*, 22.

<sup>40</sup> THORNESEN, *O.I.G.*, 300.

<sup>41</sup> PALLOTTINO, *Ele*, § 43.

<sup>42</sup> PALLOTTINO, *Langue étrusque*, 17-19 (avec bibliographie et discussion de la valeur de *-si*, 18 note 5); pour *-sa* voir (cité par Pallottino) H. RIX, *Das etruskische cognomen*, Wiesbaden Harrassowitz, 1963, 54-66 (« genetivische Cognomina in Männernamen », partie de chapitre qui renvoie donc à la notion de génitif-adjectif); pour la fonction gamonymique d'un morphème tel qu'étr. *-sa*, cf. le suffixe vén. *-na*, M. LEJEUNE, *Manuel de la langue vénète*, Heidelberg, C. Winter, 1974, § 49-52; cette formation vénète peut être apparentée aux génitifs (et génitifs-adjectifs) ici cités.

génitif-adjectif; la formation sur *pupana-* (prénom) d'un gentilice *pupanasi-*<sup>43</sup> n'a rien de différent, dans son mécanisme, de celle de fal. *Kai-sio-* sur la souche de *Caius*; ni celle de leurs génitifs-respectifs, *pupanasi-s*, *Kaisio-sio*; hors de l'onomatistique, il en est de même pour *ceχasie* (sur *ceχα*), titre sacerdotal, ou, en liquide, pour *fasle* « offrande » (sur *fase*)<sup>44</sup>. Et c'est un faux problème de se demander si *uqalia-si* est un génitif « de U. » ou un adjectif « appartenant à U. »<sup>45</sup>: c'est un adjectif dans la mesure où il a une flexion complète, comme p. ex. un dérivé tokh. A en *-si*; mais il vient de la transformation de la forme casuelle qu'est le génitif (tel que le *\*-syo* qu'on met en rapport avec A *-si*, etc.) en morphème de dérivation. L'on ne doit pas davantage s'étonner que dans une forme comme *clenarasi* « des fils », génitif (emphatique) fait par adjonction à la forme de pluriel (*clenar*) de *-si*<sup>46</sup>, ce dernier s'ajoute à une forme autre que celle du thème, si l'on songe aux nombreux cas où une forme pronominale suffixalisée s'ajoute à une forme fléchie: forme de datif dans *cuius*, *a*, *um*, *ποῖος*: de pluriel aussi bien que de singulier et de duel dans le tokh. B *-sse*/ A *-si*; plus difficile à identifier dans le lyd. *ibšimsi-* « des Ephésiens », forme en *-m-si-* à fonction de pluriel (à côté du génitif-adjectif singulier en *-li-*, et du génitif pluriel en *-av*) dont le *-m-* pourrait être celui d'une forme à degré zéro de la désinence de génitif pluriel *\*(o)m* (?)<sup>47</sup>. Le développement de telles formes étrusques ne nous éloigne pas des phénomènes qu'offrent le lydien, le tokharien, etc., à ceci près que j'ai opéré pour ces derniers avec des *membra disjecta*, alors que génitifs et génitifs-adjectifs se rencontrent dans la synchronie étrusque, qui apparaît alors comme un creuset où se constituent ces formations.

Il en va de même pour ce qu'on appelle la « redétermination morphologique »<sup>48</sup> et qui se manifeste de deux façons.

L'une est la constitution de finales de génitifs complexes, à partir des génitifs en sifflante et en liquide (critères de la distinction de deux types de flexion)<sup>49</sup>:

gén.	<i>-s/s̥</i>	<i>-(a)l</i>
gén. « redéterminé »		<i>-(a)l-s/s̥</i>
	<i>-s/s̥a</i>	<i>-(a)l-is/s̥a</i> , <i>-(a)l-sa</i>
	<i>-s/-s̥la</i>	<i>-(a)l-is/s̥a</i> , <i>-(a)l-sa</i>
		<i>-(a)l-is/s̥la</i>
	<i>-s/s̥ l-is/s̥a</i>	<i>-(a)l-is/s̥ala</i>
	<i>-s/s̥a-l-is/s̥a</i>	

<sup>43</sup> PALLOTTINO, *Ele*, § 43.

<sup>44</sup> PALLOTTINO, *Ele*, § 44.

<sup>45</sup> PALLOTTINO, *Ele*, § 28.

<sup>46</sup> PALLOTTINO, *Ele*, § 22.

<sup>47</sup> Sur le génitif plur. lydien, R. GUSMANI, *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg, C. Winter, 1964, § 19. De cette forme, proprement génitif (*\*-m-*)-adjectif (*\*-si-*), on proposera de rapprocher le lat. *-ēnsis*, suffixe d'ethniques, comme la formation lydienne (*\*-m-si-* > *\*-ysi-*).

<sup>48</sup> PALLOTTINO, *Ele*, §§ 69-77.

<sup>49</sup> *Ibidem*, § 72.

Ces génitifs-adjectifs sont à notre connaissance employés exclusivement dans l'onomastique, où s'opposent, pour la fonction, génitifs « redéterminés » en *-s/-ša*, à signification génitive ou adjective (*aule-sa* « d'Aule » [prénom]; « fils d'A. »), et en *-s/šla* (*-slisa*, etc.), formes qui peuvent avoir deux fonctions: elles peuvent fournir un nouveau génitif à un ancien génitif devenu adjectif: ainsi, *papasa* a pour génitifs *papa-sla*, *papa-slisa*<sup>50</sup> (et ces génitifs, en *-sla* et *-slisa* ne sont employés que pour les gentilices en *-sa*); ou bien elles ont valeur de génitif double, un génitif du génitif patronymique, ainsi dans *arnθlislā*:

*mi capra cališnaš larθal šepuš arnθlislā cursnial-χ*

« Je suis l'ossuaire de Larth Calisna Sepu fils de Arnθ et de Cursnial »<sup>51</sup>; *arnθalislā* fait fonction de patronyme déterminant lui-même un nom au génitif. Or ce patronyme peut être un génitif, mais aussi un génitif-adjectif; s'il en était ainsi, coexisteraient un patronyme adjectif et un mètronyme génitif, toutes proportions gardées comme les génitifs-adjectifs louvites en *-assi-* peuvent coexister sur une même tablette avec les génitifs hittites en *-as*<sup>52</sup>; pour deux formations voisines mais différentes de noms de parenté, cf. lyd. *tivdalis tarvτallis*.

L'autre manifestation de la « redétermination morphologique » étrusque est la constitution de flexions bâties sur des formes casuelles de:

	génitif <sup>53</sup>		datif <sup>54</sup>
nom.	<i>larθ</i>	<i>rašna</i>	<i>špur</i>
gén.	<i>larθ-al</i>		
	<i>larθ-al-s</i>	<i>rašne-š</i>	<i>špure-š</i>
dat. loc.	<i>larθ-ial-s</i>	<i>rašne (*rasna-i)</i>	<i>špur-e</i>
			<i>špure-ri</i>
loc.	<i>tarχna-l-θi</i>		<i>špure-θi</i>
	« in Tarquinaia »		

Les deux manifestations de la « redétermination morphologique » ont des correspondants parmi les exemples de langues i.e. rencontrés. D'une part, les formes de génitifs se renouvellent au fur et à mesure qu'elles s'adjectivent, que les deux morphèmes soient étymologiquement différents (comme dans le cas du génitif en *-šše-pi* des adjectifs koutchéens en *-šše*, où le morphème de génitif proprement dit diffère étymologiquement (*\*bhi*) de celui du génitif adjectivé), ou identiques (type louv. *malbassassi-*, fal. *Caisiosio*, *Valesiosio*). D'autre part, des flexions peuvent être bâties sur un génitif, ainsi dans les exemples donnés de génitifs-adjectifs, ou sur

<sup>50</sup> *Ibidem*, § 73.

<sup>51</sup> *Ibidem*, § 73.

<sup>52</sup> LAROCHE, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris, Maisonneuve, 1959, 136.

<sup>53</sup> PALLOTTINO, *Ele*, § 75.

<sup>54</sup> *Ibidem*, § 76.

un datif. On distinguera ici entre les redéterminations morphologiques de datifs en datifs-génitifs, du type *meins* ou *cuius*, *a*, *um*, ποῖος, issues d'une redétermination de l'ancienne forme unique de cas oblique des paradigmes pronominaux à deux cas, et les adjectivations de datifs parallèles aux adjectivations du génitif, comme les possessifs du type lat. *meus* < \**mey-o-*, bâtis sur la forme de datif qu'offre le premier élément de l'agglutiné *mei-na* (le génitif adjectivé en *meins*), ou, en latin même, *mī* < \**m<sup>e</sup>/oy*.

L'étrusque semble donc avoir, en particulier dans son onomastique, des morphèmes comparables -dans leur structure de génitifs adjectivés redéterminés comme génitifs dans la fonction demandée par la phrase- à des morphèmes de langues i.e., également en liquide, et en sifflante sur l'étymologie desquels je ne me suis pas prononcée. Mais l'existence de tels morphèmes, au moins homophones en étrusque, ne doit pas amener à considérer comme venant de cette langue des formations onomastiques d'Italie: d'une part, d'autres langues i.e. ont des formations onomastiques dont nous avons pu montrer le caractère hérité (type lyd. *tivdalis tarv<sup>o</sup>tallis*; tokh. A *Metraksi*; et cfr. Louv. *Tarbuntissa*, nom d'homme; *Tarbuntassa*, toponyme, à génitif en *-assi* [dérivés du nom du dieu de l'orage], etc.); d'autre part, il n'est pas vraisemblable que dans un génitif comme lat. *Valesiosio*, l'on ait un *-sio-* étrusque et un *-sio-* identique à celui de skr. *ká-sya*.

Change alors le rapport entre les deux onomastiques. La souche peut être italique en étrusque, ainsi dans le cas de *pumpu*, en rapport étymologique avec le nom de nombre « cinq »<sup>55</sup>. Mais a-t-on les moyens de dire si *Pomposius*, CIL VI 1057, *Pomposius*, CIL IX 4150 (Aequeculi), *Pomposiies*, nom d'un meddix marse (Vetter, 226)<sup>56</sup> sont étrusques ou italiques? Le fait que les formations étrusques de gentilices soient en *-sa* et *-si* tendrait plutôt à faire croire qu'avec sa formation thématique en *-sio-*, le nom est plutôt italique qu'étrusque. Ailleurs, la souche peut être étrusque (ce qui revient à dire: non indo-européenne jusqu'à plus ample informé), et le morphème également, ainsi dans *numsi* qui peut être bâti sur *Numa*, avec la finale *-si* employée comme génitif « emphatique » et ici adjectivée, comme *-sa* dans *hanusa*, etc. Mais qu'en est-il de lat. *Numasius*, *Numesius*, *Numisius*<sup>57</sup>:

<sup>55</sup> Sur les formes o.o. de \**pompe* « cinq », voir BUCK, §§ 37, 146, 150, 153, 193: ombr. *puntes* « pentades »; osq. *púmperiais* « quincuriis », ombr. *pumpeias*, osq. *puntiis*, Πομπιες « Quintius »: comme noms propres tirés de « cinq », cfr., de plus, lat. *Quintus*; pél. *Ponties*, Vetter 202; sur l'origine italique d'étr. *pumpu-*, avec ces appellatifs italiques et les dérivés onomastiques reliés *Pompei*, *Pompeius*, *Pomponius*, etc., voir PALLOTTINO, *Langue étrusque*, 70.

<sup>56</sup> SCHULZE, *ZGLE*, 169.

<sup>57</sup> *Numesius* est répertorié dans le chap. « Etruskische Namensformen » de SCHULZE, *ZGLE*, 164. W. BELARDI, *Numerius nella Latinità delle origini*, *R.A.L.* 35, 1980, 343-51, rapproche *numerus* « nombre », en posant \**nomes-o-* ou \**nomo-o-*: il traite donc le problème du caractère étrusque ou latin du radical, et non, comme moi, de la formation; et il néglige le fait que ces formations sont en général des dérivés de noms propres comme *Numa*.

est-ce une thématization du nom étrusque ? un hybride à souche étrusque et formation latine ? Il peut y avoir eu une symbiose entre Etrusques et Latins telle que se poser la question n'a même pas de sens, puisque les uns et les autres ont possédé des formations de génitifs-adjectifs en sifflante employées dans l'onomastique.

On laissera pour une autre étude la question de savoir si, d'une langue à l'autre, ces formations sont homophones, ou si elles sont apparentées, en d'autres termes la question de savoir si la comparaison typologique ici menée comporte ou non des aspects génétiques.

FRANÇOISE BADER